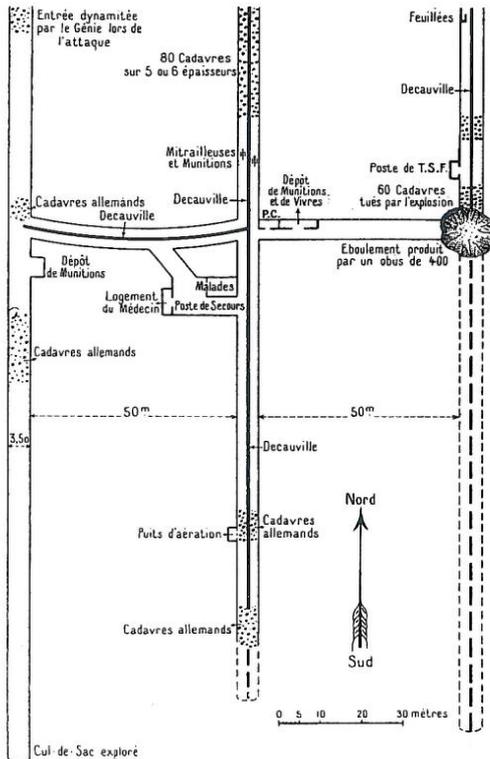
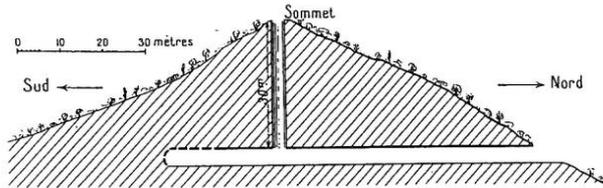


LES ZOUAVES AU CORNILLET

Le passé du 1^{er} zouaves est un des plus riches et des plus beaux de la guerre. Il fait ses débuts, sous les ordres du lieutenant-colonel Heude, dans la bataille de Charleroi. Il se bat successivement à Clermont (Belgique), Ribemont (Aisne), Villers-le-Sec (Aisne), Montmirail (Marne). Après la Marne, il prend part, avec la 1^{re} armée, aux combats de la Ferme du Godat où il perd son colonel



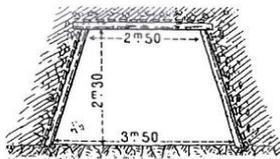
Plan schématique du tunnel du Cornillet, dessiné par le major qui l'a exploré : trois bataillons d'infanterie pouvaient s'y abriter pendant les plus forts bombardements.



Disposition du tunnel et d'une de ses cheminées d'aération et de guet sous le Cornillet.

et de nombreux officiers. Au plateau de Craonne, il défend pendant sept jours avec acharnement la ferme de la Creute et le bois de la Vallée-Poulon (19 octobre au 26 novembre 1914), ce qui lui vaut une citation du général de Maud'huy, commandant alors le 18^e corps d'armée, auquel il est rattaché.

De l'Aisne, à la fin d'octobre, il est transporté en Belgique; à peine débarqués, ses bataillons sont jetés inopinément dans la mêlée sur les bords de l'Yser.



Coupe transversale d'une galerie du tunnel du Cornillet.

La tâche est rude, mais il maintient intact, sous le commandement du colonel de Grandrut, le secteur qu'il a pour mission de garder. Ici se place cet épisode à la d'Assas qu'une citation à l'ordre de l'armée (19 novembre 1914) a rendu célèbre et dont le héros est demeuré inconnu :

« Le 12 novembre (1914), à 5 heures, une colonne allemande se portait à l'attaque du pont de Die Grachten, défendu par le 1^{er} zouaves, en poussant devant elle des zouaves prisonniers et en criant : « Deuxième bataillon, cessez le feu ! » Un instant nos soldats et leurs mitrailleuses interrompent leur tir, lorsque des rangs allemands part ce cri poussé par un des zouaves prisonniers : « Tirez donc, au nom de Dieu ! » Une décharge générale part alors de nos rangs, couche à terre les assaillants et l'héroïque soldat dont le dévouement avait permis aux nôtres de déjouer une ruse. Si le nom de ce brave reste

inconnu, du moins le 1^{er} zouaves gardera-t-il le souvenir de son sacrifice qui honore le régiment à l'égal du plus beau fait d'armes de sa glorieuse histoire. Honneur à sa mémoire ! — Signé : d'Urbal. »

Du 10 au 24 décembre (1914), le régiment est appelé à participer à la défense d'Ypres, puis il va tenir les tranchées de Nieuport à la mer.

« Appelés depuis le mois de février, dit le général Rouquerol, commandant le groupement de Nieuport, dans l'ordre général qu'il adresse à ce régiment quand celui-ci sera appelé à d'autres destinées, à la garde d'un secteur difficile, les zouaves ont montré particulièrement dans l'attaque du 9 mai et dans le coup de main du 11 juin, par leur bravoure; leur endurance, leur solidité et leur belle tenue sous le feu, qu'ils étaient dignes de leurs glorieux traditions. »

Verdun va vérifier mieux encore cette bravoure, cette endurance, cette solidité. Le 11 mars (1916), le régiment, sous les ordres du colonel Rolland, est amené sur la rive gauche de la Meuse alors menacée. La ligne Béthincourt, le Mort-Homme, Cumières est alors le théâtre de sanglants combats dont le 1^{er} zouaves a sa part glorieuse. Quelques mois plus tard (octobre et novembre 1916), il s'illustre au cours de la bataille de la Somme dans l'enlèvement du bois de Chaules, du Pressoir et du bois Kratz. Il est cité à l'ordre de l'armée en ces termes :

« Le 21 octobre 1916, après avoir tenu plusieurs jours, sous un bombardement meurtrier et continu et dans des conditions atmosphériques extrêmement pénibles, à coopéré à l'attaque du bois de Chaules avec un allant superbe et dans un ordre parfait, atteignant rapidement l'objectif fixé. Le 7 novembre 1916, chargé, sous les ordres du colonel Rolland, d'enlever Pressoir et le bois Kratz, s'est acquitté de la façon la plus brillante de sa mission, après une lutte très vive à la grenade et en dépit d'une violente tempête de vent et de pluie. »

Tel est le passé du régiment qui aura l'honneur, sous le commandement du lieutenant-colonel Poirel, de prendre le sommet du Cornillet et de s'emparer du tunnel.

Pour l'attaque du 20 mai, deux bataillons sont accolés en première ligne, à droite le bataillon Simondet, à gauche le bataillon Mare; le 3^e bataillon (Alesandri) est en réserve de régiment. La compagnie du génie 15/12 est mise à la disposition du colonel. L'attention de tous a été particulièrement attirée sur la couverture des flancs et le nettoyage de la position. Les troupes sont mises en place dans la nuit du 19 au 20 mai : les compagnies de première ligne placées dans la première ligne, les unités de deuxième ligne dans la tranchée de doublement. Ce dispositif a pu être réalisé sans pertes sensibles, malgré un puissant bombardement.

Pendant toute la journée du 20, l'artillerie ennemie exécute un violent tir de contre-préparation qui ne cause que de faibles dégâts, grâce à la profondeur et l'épaisseur des tranchées transformées en ligne de départ. Notre préparation d'artillerie commence dès le jour à une cadence lente qui va en s'accroissant pour atteindre le maximum d'effet vers midi. Dans l'après-midi, vers 1 heure, un Allemand se rend; il semble affolé, il prétend que toute la garnison du tunnel est asphyxiée par les gaz et qu'elle va se rendre. Vers 2 heures, un détachement d'une trentaine d'Allemands appartenant au 476^e régiment, conduit par un sous-officier porteur d'un drapeau blanc, se rend également, disant que la situation des occupants du tunnel est intenable.

A 4 heures et demie, l'attaque se déclenche sous un soleil levant radieux. Les zouaves sont partis dans un ordre parfait. Cependant, le barrage de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies est difficile à franchir. Il faut, pour atteindre la crête, gravir sous le feu une pente de 200 mètres, briser de nombreuses résistances locales, mitrailleuses dans des trous d'obus, blockhaus non détruits, et cependant la crête est franchie. Maintenant l'obstacle ne vient pas de face — il n'y a pour ainsi dire plus d'infanterie allemande — mais du côté du mont Blond, où sont des mitrailleuses et surtout des batteries d'artillerie, car l'ennemi ne doute pas de sa défaite et déjà il écrase le sommet de ses obus. Sans doute croit-il pouvoir encore protéger les entrées de son tunnel et sauver la garnison. Les zouaves descendent les pentes Nord; le terrain est bien plus bouleversé de ce côté que du côté Sud. Ce bouleversement, par la gymnastique qu'il exige, est un obstacle à la rapidité de la progression. La compagnie du génie marche avec les fantassins, transportant ses appareils pour nettoyer les abris et le tunnel. La difficulté est de trouver les entrées, car elles ont été obstruées par le bombardement. La réaction de l'artillerie allemande ne s'exerce que sur le sommet. L'ennemi croit sans doute que le tunnel est encore en sa possession. Donc, sur le versant Nord, on est beaucoup moins marqué. On tue ou l'on capture les groupes qui se défendent encore dans les trous d'obus. Une compagnie s'élançait même à la poursuite de quelques Boches qui s'enfuient et qui l'entraînent bien au delà de l'objectif fixé, jusque vers Nuroy. Dans la nuit, on fixe la ligne en réunissant entre eux des trous d'obus. Les chefs de bataillon ont installé leur poste de commandement au delà de la crête, sur le versant Nord, dans des trous vaguement aménagés en abris. Vers le milieu de la nuit, des ombres cherchent à traverser nos lignes. On les arrête. Nul doute : il y a encore des Allemands vivants dans le tunnel. Mais où sont donc les entrées? Au petit jour, deux Boches qui cherchent à fuir nous font enfin découvrir l'entrée principale qui n'est pas bouchée. Le capitaine Legras et le lieutenant Crocher viennent la vérifier: ils la trouvent comblée par l'amoncellement des cadavres sur plusieurs épaisseurs. Un obus de 400 est tombé, le 20 dans la matinée, sur la cheminée d'aération de la galerie Est, a fait effondrer le carrefour de la galerie transversale et écrasé la chambre où se tenaient les deux chefs de bataillon. De plus, un grand nombre d'obus spéciaux ont été tirés sur les entrées. La garnison presque tout entière a péri asphyxiée. Les aides-majors Forestier et Lumière, malgré l'horreur du spectacle, l'odeur et le danger, pénètrent à l'intérieur par une fente et en passant sur un matelas de cadavres dont les attitudes et les poses permettent aisément de reconstituer la scène d'épouvante. Tous sont équipés, harnachés, armés du fusil ou pourvus du sac de grenades, prêts à sortir pour une contre-attaque; cependant ils ont dû se précipiter vers les issues quand ils ont senti l'asphyxie venir, et ils les ont eux-mêmes bouchées par leur agglomération. Leurs traits crispés, leurs corps piteux indiquent la lutte violente pour l'air et pour la vie. Plus loin dans la galerie, les cadavres sont moins entassés. Voici le poste de secours: un capitaine du 476^e, la tunique déboutonnée, a les deux jambes brisées placées dans des gouttières; au carrefour, des infirmiers sont écrasés par les poutres effondrées. Cependant, les deux médecins, dans cette cohue de morts, trouvent un vivant qu'ils ramèneront au jour. Ils continuent leur lugubre visite. La galerie qu'ils suivent est maintenant cloisonnée par des couvertures. En soulevant l'une d'elles, ils trouvent